

CHAPITRE III

Sans être, sur le plan culinaire, d'une grande recherche, les mets que l'on servait aux cosmonautes étaient d'une simplicité délicieuse, avec des assortiments de viandes rôties, de légumes bouillis, de fruits savoureux, ce qui indiquait que ces êtres avaient des contacts avec l'extérieur. De rares contacts, probablement à cause des géants, mais qui leur permettaient tout de même de poser des pièges aux abords de la montagne et de cueillir les végétaux dont ils se nourrissaient.

C'est bien encore ce qui intriguait Dorghan, car le passage conduisant à l'air libre était tellement étroit qu'il ne permettait que le passage d'un seul homme à la fois. Et c'était le seul passage dont disposaient les troglodytes – du moins c'est ce qu'avait cru comprendre le professeur Herno.

Mais alors ? Comment diable avait-on pu faire pour amener le sphéroïde à l'intérieur de la caverne ? Une question qui restait toujours sans réponse et qui

n'arrêtait pas d'intriguer Dorghan.

Le professeur Herno, lui, continuait placidement à palabrer avec les indigènes et il faut croire que les « conversations » allaient bon train si l'on en jugeait par les signes nombreux échangés de part et d'autre.

Dorghan, intrigué, s'avança et à cet instant une clameur immense monta dans la caverne. Tout le monde s'était dressé, retourné vers...

Dorghan, lui aussi, se retourna. À quelques mètres de lui, le sphéroïde avait disparu ! Disparu comme sous l'effet d'une baguette magique. À l'endroit où il reposait quelques instants plus tôt il n'y avait que le sol lisse et nu.

— Bon Dieu, commandant, l'appareil !

Herno s'était précipité, affolé. Sans comprendre, il regardait l'espace vide devant lui. Tout s'était passé dans le silence, comme si le sphéroïde s'était désintégré sur place.

— Mab et Graf étaient à l'intérieur, souffla Dog Phiba. Mon Dieu, qu'a-t-il bien pu se passer ?

Sans un mot, Khet Dorghan avança, lentement, un pas après l'autre, les bras tendus devant lui. Il pensait à un système d'invisibilité basé sur une conversion de la masse en énergie. Mais il dut se rendre à l'évidence : au fur et à mesure qu'il marchait, ses mains ne rencontraient que le vide. L'engin s'était bien volatilisé.

Alors, il se sentit gagné par l'inquiétude et

l'inquiétude s'accrut en lui lorsque, se retournant, il ne vit devant lui que des regards hostiles.

Sur les visages doux et sereins, il y avait maintenant la colère, la fureur... et l'horreur !

Les troglodytes avançaient, l'air menaçant, et des murmures de colère commençaient à s'élever dans la caverne.

— Ils nous rendent responsables de ce qui vient de se passer, lança le professeur Herno. Ils disent que nous sommes de mauvais dieux, que nous sommes venus leur ôter ce qu'ils ont de plus cher au monde et qu'ils...

— Faites-leur comprendre que nous n'y sommes pour rien, grommela Khet Dorghan qui, déjà, avait sorti le fulgurant de sa ceinture.

— Je veux bien essayer, mais ce ne sera pas facile.

Herno dut déployer toute sa science pour entamer un nouveau dialogue avec les indigènes. Mais, cette fois, il se heurtait à un mur, un mur de colère et d'obstination. Les troglodytes réclamaient leur idole avec des paroles empreintes de menaces. Au bout de quelques minutes, Herno dut abandonner.

— Ils ne veulent rien entendre, dit-il en revenant vers ses compagnons. Ils nous menacent de mort si nous n'obéissons pas à leur volonté.

Dog Phiba, à son tour, s'était saisi de son arme, alors que déjà, les premiers groupes indigènes avançaient vers eux. Et les deux hommes étaient déjà

prêts à appuyer sur la détente, lorsque, soudain, la sphère réapparut dans la caverne. Sans un bruit. Simplement comme une image qui réapparaît sur un écran.

Immédiatement des cris s'élevèrent, cris d'allégresse et de joie devant la soudaine apparition de l'objet vénéré.

D'un coup, les esprits se calmaient et les sourires réapparaissaient sur les visages.

D'un même élan, Dorghan, Phiba et Herno s'étaient précipités vers la « bulle ». Le sas s'ouvrit et lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle de pilotage, Mab Colwh et Graf Winga'lh, s'extirpant de leurs sièges, se retournèrent vers eux.

— Enfin, vous revoilà ! soupira Dorghan. Mais que s'est-il passé ?

Les mécaniciens parurent hésiter. Ils ne comprenaient pas très bien la question qui leur était posée.

— De quoi parlez-vous, commandant ? demanda Mab Colwh.

— Mais, bon Dieu, vous êtes restés absents près de dix minutes. *Vous avez disparu pendant dix minutes !*

— Disparu ?

Mab Colwh se retourna alors vers Graf Winga'lh. Ce dernier eut un froncement de sourcils.

— Vous dites que nous avons disparu pendant une dizaine de minutes ?

— Vous ne vous en êtes pas rendu compte ?

Winga'lh posa son regard sur une table de commande qui était à sa portée.

— Attendez, dit-il, ça a dû se passer quand nous nous sommes mis à étudier les circuits annexes. Ces circuits nous intriguaient. Ils n'étaient pas reliés à la machinerie commandant aux systèmes de propulsion. J'ai appuyé sur quelques boutons à titre d'essai. Mab et moi avons alors senti comme un léger flottement puis tout est redevenu normal. J'ai réappuyé sur le bouton et nous avons ressenti les mêmes effets. Ensuite...

— Au bout de combien de temps avez-vous réappuyé sur les boutons ? demanda Dorghan.

— Presque immédiatement, commandant. Cela n'a duré... qu'une seconde.

— Une seconde pour vous et dix minutes pour nous ! Bon Dieu, vous avez fait un bond dans le temps. Un bond dans le futur. Un bond de dix minutes !

— Un bond dans le temps ?

Le silence tomba sur ces paroles. Un silence lourd, oppressant, que personne n'osait troubler.

Khet Dorghan, lui-même, allait et venait dans la salle, perdu dans ses pensées. Soudain, il releva la tête.

— Je commence à comprendre, dit-il, comment cette sphère a pu être amenée dans la caverne. Dans

l'état de dématérialisation où elle se trouvait, je suis certain qu'elle pouvait, à ce moment-là, passer à travers la matière et sans le moindre risque. Je crois que nous nous trouvons sur une piste importante.

Il fit claquer ses doigts.

— Allons-y, dit-il. Il nous faut aller jusqu'au bout des choses, percer à tout prix le secret de cet appareil.

* * *

Il fallut encore aux cosmonautes une bonne journée d'efforts et de patience. Mais le moment arriva où Dorghan, après s'être familiarisé avec les ordinateurs du bord, se trouva en mesure de prendre la décision qui s'imposait.

Des travaux entrepris, il résultait que la « bulle » pouvait à la fois naviguer dans l'espace et le temps. Dans l'espace comme un simple appareil de navigation interplanétaire, et dans le temps, passé ou futur, en utilisant les vecteurs temporels agissant avec la dématérialisation de l'engin, laquelle s'effectuait selon le principe classique de l'équivalence de la masse et de l'énergie. La masse étant convertie en énergie, cette énergie pouvait donc être utilisée par les occupants de la sphère pour des voyages s'effectuant aussi bien dans le passé que dans le futur.

Mais cette découverte était lourde de gravité, car elle confirmait ce que Herno avait rapporté au sujet de l'âge de la sphère. Les troglodytes avaient parlé de

sept cents révolutions de la planète. *Sept cents ans !* Sept cents années de ce monde. Un souvenir, pour ces êtres, qui remontait à plusieurs générations.

Et c'est bien ce qu'il y avait d'effrayant. Il s'était donc écoulé *sept cents* années de ce monde depuis le moment où l'on avait enregistré l'attaque des appareils inconnus. Et cela expliquait l'épave rouillée, démantelée, que l'on avait découverte dans la prairie avec les squelettes et les débris osseux que le temps avait rendu friables, pulvérulents.

Sept cents ans...

Sur les trois appareils, un seul avait pu échapper à la catastrophe, et avait réussi à se « camoufler » à l'intérieur de la caverne. En ce qui le concernait ce n'était, bien sûr, que des suppositions, mais un fait était certain, c'est que le sphéroïde, hermétiquement clos était demeuré intact, et à l'abri des dégradations normalement imposées par l'écoulement du temps.

— Et nous-mêmes, comment aurions-nous pu subir ce décalage temporel ? s'inquiéta Herno.

— Je ne sais pas, renvoya Dorghan avec un haussement d'épaules. Pourtant, souvenez-vous, nous avons été frappés par une onde de choc. D'une façon tout à fait accidentelle, je pense que nous avons été précipités dans une harmonique temporelle. Souvenez-vous encore, nous avons, à ce moment-là, senti un léger flottement, et puis tout s'est rétabli. C'est à ce moment, je pense, que nous avons fait un bond dans

le futur, *un bond de sept cents ans !*

Il sourit, ou du moins essaya-t-il.

— Un temps qui est certainement rattrapable, reprit-il, du fait que cet engin peut aussi bien naviguer dans le futur que dans le passé. Nous verrons à étudier cela, plus rien ne presse maintenant. Ce qui importe, c'est de quitter cette caverne et trouver un endroit où nous pourrions travailler en toute tranquillité.

Avant de donner le signal il se retourna vers le professeur Herno et lui désigna, à travers les hublots, les troglodytes qui, paisiblement, continuaient à aller et venir autour de la sphère. Pour eux les choses avaient repris leur cours normal.

— C'est peut-être ainsi que naissent les religions, dit-il avec un sourire. Des êtres comme nous arrivent à bord d'un engin interplanétaire et, les voyant descendre du ciel, les indigènes les prennent pour des dieux. Alors, de génération en génération, la tradition fait le reste.

Herno secoua la tête.

— C'est justement ce que j'étais en train d'écrire, dit-il, en montrant son bloc. Dans mon histoire il est bien entendu question du rôle que nous jouons depuis notre arrivée sur ce monde. Mais dans mon livre, le point de départ de cette histoire c'est tout simplement l'arrivée du sphéroïde avec ses deux occupants.

— Ah oui. Comment les appelez-vous, déjà ?

— Adam et Ève.

Khet Dorghan eut un sourire. La façon de faire du professeur Herno l'amusait. Après quoi, et sans se soucier des troglodytes qui continuaient à aller et venir dans la caverne, il se tourna vers les autres membres de l'équipage.

— Attention, dit-il, tout le monde à son poste. Premier essai. D'abord, évacuer cette caverne ensuite trouver un endroit où nous pourrions établir notre quartier général.

Il n'y avait qu'à répéter les manœuvres déjà exécutées par Mab Colwh et Graf Winga'lh. Des boutons s'enclenchèrent, des contacts claquèrent dans un bloc d'acier, tandis que le décor extérieur, brusquement, disparaissait à travers les hublots.

Il y eut une secousse légère, une sensation fugitive de flotter dans le vide et puis, un autre décor réapparut derrière le verre épais des hublots : celui d'une prairie immense au bout de laquelle s'étendait un rideau d'arbres formant comme une longue barrière végétale.

Et un soleil radieux brillait sur tout cela.

* * *

Aussi bien dans le temps que dans l'espace, la manœuvre avait parfaitement réussi. Avec encore un décalage temporel d'une dizaine de minutes, le

sphéroïde s'était déplacé, sur le plan spatial, d'une vingtaine de kilomètres au nord de la caverne.

Il restait maintenant à en étudier plus en détail les différents organes afin d'en assurer les manœuvres avec un maximum de sûreté et un minimum de risque.

Trois journées furent encore nécessaires aux cosmonautes pour mener à bien leurs travaux. Après quelques essais rapidement effectués dans le ciel de la planète, l'engin s'avéra d'une maniabilité parfaite, ce qui traduisait l'extraordinaire technique avec laquelle il avait été réalisé.

Certes, depuis sept cents ans, le sphéroïde était demeuré hermétiquement clos, ce qui l'avait, en grande partie, protégé des atteintes du temps, mais l'on devait reconnaître aussi que les matériaux employés étaient d'une résistance à toute épreuve. D'autant que certains organes, et l'on venait d'en avoir la révélation, se régénéraient d'eux-mêmes en cas d'usure ou d'avarie.

Mais il y avait un ennui, et l'ennui était au niveau des moteurs temporels. Si ceux-ci fonctionnaient convenablement en direction du futur, par contre, la panne restait totale quand il s'agissait de remonter le temps en direction du passé. Et dans ce domaine-là, tous les efforts des cosmonautes restaient vains. Comme une automobile qui aurait cassé sa marche arrière.

Et c'est bien ce qui inquiétait les cosmonautes. À quoi servait-il de rallier Germa avec ce sphéroïde quand on savait que sept cents ans s'étaient également écoulés sur ce monde depuis leur départ. La civilisation de Germa avait progressé depuis ce temps, beaucoup de choses avaient changé. Cette civilisation n'était plus du tout celle qu'ils avaient connue. La compagnie de navigation à laquelle appartenaient Dorghan et ses compagnons n'existait certainement plus et l'on devinait le peu d'intérêt que la nouvelle humanité porterait à ces cosmonautes désuets et appartenant à un lointain passé. Quant au professeur Herno, quel monde allait-il trouver lui aussi ? À moins... à moins que cette civilisation ait fini par se détruire comme beaucoup d'autres dans la Galaxie, les civilisations étant les éternelles victimes de la folie des hommes.

Aussi la décision de Dorghan résuma la pensée de tous. On y mettrait le temps nécessaire, mais il importait de trouver la panne et de réparer les moteurs temporels afin de ramener le sphéroïde de sept cents ans dans le passé. On reviendrait, ainsi, au point de départ, et ce point de départ temporel permettrait aux cosmonautes de se retrouver sur Germa dans leur « propre temps ».

— Nous devons trouver, fit Dorghan, il n'y a aucune raison. C'est à cette seule condition que nous pourrons, une fois chez nous, reprendre une vie

normale. En attendant, tout le monde au travail.

* * *

Il fallut s'organiser, et surtout veiller sérieusement à ce qu'une nouvelle attaque des géants ne se produise pas. Deux hommes devraient rester en permanence à bord de la « bulle » afin d'être prêts à la manœuvrer à la moindre alerte.

Mais il faut croire que cette région était à l'abri des géants car ceux-ci ne se manifestèrent nullement au cours des jours qui suivirent, ce qui permit aux cosmonautes de poursuivre leurs travaux en toute quiétude.

Par contre, des traces de pas, dans la terre, indiquaient qu'il existait également dans cette région des créatures humaines d'une taille normale. Mais aucune d'elles, encore, ne s'était montrée jusqu'à présent.

De toute façon, il importait de constituer des réserves de nourriture, et des chasses furent entreprises, de même que des cueillettes de fruits dans les alentours immédiats. Hil Jugh'in, au cours d'une chasse, avait repéré un cours d'eau qui serpentait non loin du bouquet d'arbres que l'on apercevait à l'horizon, et dont l'eau avait une telle limpidité que l'on se demandait si c'était vraiment de l'eau. Le goût, lui-même, était incomparable, à tel point que selon l'avis de tous, aucune source n'avait jamais produit une eau

pareille ! Il fut donc décidé d'en faire provision et Khet Dorghan, sans attendre, partit en compagnie de Dog Phiba et du professeur Herno, ce dernier n'étant d'aucune utilité à bord du sphéroïde.

L'arme à la bretelle, les trois hommes avaient déjà atteint le bord du cours d'eau, lorsqu'une sensation de malaise les étreignit. Mais cette sensation, le professeur Herno avait été le premier à la ressentir depuis déjà quelques minutes.

— J'ai le sentiment d'une présence invisible, déclara-t-il au bout d'un moment, en tournant la tête à droite et à gauche.

— Il n'y a personne, renvoya Dog Phiba qui, lui aussi, n'arrêtait pas de surveiller l'espace autour de lui.

Mais il n'y avait dans sa voix ni assurance ni conviction, et le malaise s'était aussi emparé de Khet Dorghan.

Les trois hommes continuaient d'avancer, les sens en alerte, alors que petit à petit, des tourbillons de pensées, d'affreuses pensées, leur embrasaient le crâne. Pensées épouvantables, bouleversantes. Mais ils se devaient de garder le contrôle de leurs nerfs et réagirent violemment contre la terreur qui les gagnait. Une terreur inconnue, qui n'avait pas de sens.

Il fallait faire vite. Dog Phiba et Herno s'employaient déjà à remplir les récipients que l'on avait

plongés dans l'eau claire et limpide, lorsque Dorghan, qui continuait à surveiller les alentours, poussa un juron sonore :

— Ah ! bon Dieu ! Là, regardez !

Les autres se retournèrent pour découvrir à leur tour la monstrueuse et hideuse créature dont les halètements confus se mêlaient à la plainte du vent. L'être abominable dépassait le cauchemar le plus démentiel. C'était une sorte de crabe géant à face humaine avec ses pattes multiples agitées de violents soubresauts. Le visage, débordant à peine de la coquille, restait figé dans une expression de haine et de colère.

Mais la créature n'était pas seule, une autre venait d'apparaître un peu plus loin, sorte de pieuvre démesurée et fauchant l'air désespérément de ses tentacules nerveux.

Instinctivement, Khet Dorghan tira deux rafales. Mais aucune ne parut atteindre les monstres dont les membres continuaient à s'agiter furieusement. Ils avancèrent tout à coup, masses lourdes se traînant sur la terre sèche.

* * *

Cette fois il n'y a plus à hésiter.

Abandonnant les récipients, les trois hommes détalent à toutes jambes alors que les masses grouillantes, déchaînées, se lancent à l'assaut.

Il n'y a plus de place dans leur esprit pour les raisonnements, seul l'instinct de conservation joue en eux.

— Attention sur la droite !

Le cri vient de Dog Phiba.

Un autre monstre vient de surgir, essayant de les prendre à revers. Celui-ci ressemble à un lion géant, mais un lion avec quatre têtes et des sabots d'airain. Et des quatre gueules jaillissent des flots de flamme et de fumée.

Plusieurs fois, encore, les armes crépitent, mais les jets de force sont sans effet sur le monstre quadricéphale.

— Plus vite, plus vite.

* * *

Les trois hommes s'étaient remis à galoper en direction de la sphère, et c'est lorsqu'ils l'aperçurent qu'ils retrouvèrent l'espoir. Ils se retournèrent, mais derrière eux, les monstres avaient disparu, comme par enchantement, et la campagne avait repris son habituelle sérénité.

— Non, regardez, fit Herno au bout d'un moment, elles reviennent... Je les vois.

Dorghan et Phiba regardèrent dans la direction indiquée, mais il n'y avait rien... rien que le vide.

— Ne restons pas là... Sauvons-nous, criait Herno.

Ce n'est que lorsqu'il eut rejoint le sphéroïde qu'il

reprit confiance.

Pour lui, maintenant, les monstres avaient bel et bien disparu.

CHAPITRE IV

— Hil, comment se fait-il que vous n'avez rien vu, ni rien senti ?

C'était la question que posait Dorghan au jeune radio-mécanicien, car c'était bien lui qui, au cours d'une randonnée solitaire, avait découvert le ruisseau où coulait l'eau claire, cristalline.

— À aucun moment je n'ai eu l'impression d'être en danger, répondit Hil Jugh'in, et je n'ai rien aperçu d'inquiétant. Ah, si, se reprit-il, une chose que je n'ai pas cru bon de signaler du fait qu'elle m'a semblé de peu d'importance.

— À quel sujet ?

— Je parle des créatures humanoïdes dont nous avons relevé les traces de pas. J'en ai aperçu une dizaine. Elles se dirigeaient, elles aussi, vers le cours d'eau, mais sur l'autre rive. Elles ne m'ont pas vu. Mais, moi, j'ai assisté à un curieux spectacle. Au moment où elles approchaient de la berge, quelqu'un a crié. Ces êtres se sont retournés et m'ont donné l'impression d'être saisis d'une immense frayeur. Puis, ils se sont enfuis à toutes jambes. J'ai regardé à

mon tour, mais je n'ai rien vu.

Khet Dorghan réfléchissait intensément. Il y eut un long silence, puis, après quelques pas faits dans la cabine, le commandant revint vers Hil Jugh'in.

— Hil, demanda-t-il, voulez-vous refaire ce que vous avez fait ce matin ? Nous allons manœuvrer la « bulle » et l'approcher le plus possible du cours d'eau. Après quoi, vous sortirez et vous irez récupérer les récipients que nous y avons abandonnés. Ne vous inquiétez pas, nous vous couvrons pour que vous puissiez rallier la sphère à la moindre alerte.

— Très bien, commandant.

Dorghan, secondé par Phiba, manœuvra le sphéroïde presque au ras du sol et en état d'agravitation complète. La « bulle » donnait l'impression de glisser au-dessus des herbes, la maniabilité étant vraiment parfaite. À travers les hublots, les cosmonautes surveillaient la campagne environnante, mais rien ne se manifestait. Pas la moindre silhouette de créatures vivantes.

— Stop !

Moteurs coupés, la sphère s'immobilisa à deux cents mètres du cours d'eau. Hil Jugh'in s'équipa, actionna le sas et sortit. Et c'est alors que Khet Dorghan entrevit la vérité. Comme il le faisait à chacune de ses sorties, Hil Jugh'in avait revêtu son équipement complet, et l'équipement complet comprenait la combinaison protectrice, obligatoire,

les bottes et... le casque. Hil marchait tranquillement vers le ruisseau, il l'atteignit et récupéra les récipients.

— Je vais l'aider, décida Dorghan.

Dorghan prit son casque, le coiffa et sortit. Autour de lui tout était calme et rien ne se manifestait.

Il rejoignit Hil Jugh'in et c'est à ce moment que Dorghan ôta son casque. Ce ne fut pas long. Dans la seconde qui suivit une créature hideuse sembla jaillir du sol. C'était une araignée à tête humaine dont les pattes menaçantes s'articulaient nerveusement dans sa direction.

— Hil, est-ce que vous voyez ce que je vois ?

Étonné, Jugh'in tourna la tête, à droite et à gauche, mais il ne voyait rien.

Dorghan, alors, rabattit le casque et l'horrible vision disparut immédiatement à ses yeux. Une fois encore il souleva le casque, et le monstre réapparut dans toute son horreur.

Il rabattit le casque, et n'insista pas. Cette fois, il avait compris. Et c'est en toute quiétude que les deux hommes ramenèrent les récipients à l'intérieur du sphéroïde.

— Il n'y a rien de réel dans tout cela, expliqua Dorghan au bout d'un instant. Ces monstres ne sont que des images, des images modulées sur notre champ de pensées. Il doit, en effet, y avoir une modulation entre les deux ou quelque chose comme ça, car

lorsque nous sommes à l'intérieur de la sphère rien ne se passe. Tout simplement parce que le revêtement de la sphère nous protège de ces ondes, de même que le casque.

» Hil ne sort jamais sans son casque, et c'est ce qui m'a fait comprendre pour quelles raisons il n'avait rien ressenti. Les casques que nous possédons sont constitués d'un supermatériau de plastique expansé et de structure multicellulaire à base de chlorure de polyvinyle et possédant un très haut potentiel d'hystérésis. Ces casques constituent donc un obstacle au champ de pensées. Ainsi protégés, nos cerveaux ne sont plus influencés et rien ne se produit.

Dorghan se retourna vers le jeune radio-mécanicien.

— Les humanoïdes que vous avez rencontrés ce matin ne portaient pas de casques. Leur frayeur est explicable et je le comprends.

— Mais d'où viendraient ces... ondes de pensées ?

— C'est ce que nous allons essayer de savoir.

Sur l'ordre de Dorghan, la sphère reprit sa lente progression au-dessus de la campagne déserte et silencieuse. On continuait à suivre le cours d'eau, mais au bout de quelques minutes, le commandant fit stopper le vaisseau spatio-temporel. Sur les écrans télévisifs circulaires, de même qu'à travers les hublots, on apercevait, maintenant, des sortes de pylônes très hauts, constitués de poutrelles d'acier

entrecroisées, et dont le sommet comportait des projecteurs de formes circulaires et concaves.

Dorghan les désigna.

— Voilà les émetteurs, dit-il. Les images-pensées émises deviennent réelles pour ceux qui en subissent l'influence. Ces « monstres » ne sont, en somme, que des épouvantails, des leurres propres à faire déguerpir quiconque s'aventure dans cette région. Elles n'ont aucune consistance et ne présentent aucun danger. Mais, ça, faut-il encore le savoir.

Il sourit tout en hochant la tête.

— Dans le fond, ajouta-t-il, un champ de pensées n'est autre qu'un phénomène de mécanique ondulatoire agissant à la fois comme une onde et comme une particule solide. Et ces champs, pour être intelligibles, doivent être modulés. Le rôle des émetteurs est de s'accorder sur les cerveaux humains dès que ceux-ci ont franchi une certaine limite. Bien entendu tout le monde ne réagit pas de la même façon, puisque le professeur Herno semble avoir été le plus sensible de nous tous. Il a ressenti les effets de cette modulation bien avant et bien après nous.

— Mais alors, intervint Dog Phiba, puisqu'il s'agit d'épouvantails, c'est qu'il doit y avoir, par ici, quelques secrets jalousement gardés.

C'était le moins qu'on puisse dire, et sa remarque réveilla un nouvel intérêt dans l'esprit de Dorghan.

— Allons-y ! dit-il simplement.

La « bulle » repartit, passa entre deux pylônes d'acier et poursuivit sa lente progression en direction du nord. Mais, bientôt, Dog Phiba, lui-même, interrompait brusquement la manœuvre. Derrière un bouquet d'arbres venait d'apparaître l'image d'une agglomération. Cette image-là était bien réelle et les constructions basses, toutes d'une blancheur éclatante, étaient alignées au milieu de parterres de fleurs multicolores. Une chaleur douce et tiède semblait régner en ces lieux paradisiaques.

Mais, à cet instant, des personnages apparurent à travers les hublots et sur les écrans périphériques. Ils étaient vêtus de longues tuniques blanches, immaculées, et leur taille était celle d'hommes normaux. Graves et muets, ils contemplaient la « bulle » avec une stupéfaction sans bornes.

— Que décidez-vous, Khet ? demanda Phiba.

Dorghan réfléchit un instant, puis actionna l'ouverture du sas. Les créatures n'étaient pas armées. Il ne voyait aucune raison de refuser le contact.

Laissant Mab Colwh et Graf Winga'lh à bord du sphéroïde, il entraîna les autres avec lui.

— Il s'est passé décidément beaucoup de choses depuis sept cents ans, dit-il. Ceux-là, je veux savoir d'où ils viennent.

* * *

Il y avait dans les regards beaucoup de surprise, et

aussi beaucoup de colère. Mais cette colère, les cosmonautes la comprenaient aisément du fait qu'ils se trouvaient dans une sorte de territoire « interdit ».

Herno essaya d'engager le dialogue, mais ses paroles restèrent sans succès. Il y eut simplement quelques signes qui invitaient les voyageurs à venir jusqu'à l'agglomération, et d'autres signes encore qui les assuraient d'une totale sécurité.

— Je crois que nous pouvons y aller, fit Dorghan qui, malgré tout, continuait à demeurer sur la défensive. Ce sont des êtres évolués, très évolués même.

Certes, pour les cosmonautes, l'aventure ne manquait pas de piment et leur surprise allait croissant au fur et à mesure qu'ils avançaient dans ce décor édénique. De grands arbres dispensaient une ombre fraîche et bienfaisante aux abords des demeures basses, spacieuses, lesquelles se trouvaient alignées en direction d'un bâtiment central, plus important, et dont la façade principale s'ornait de motifs géométriques en bas-reliefs, d'une sculpture étrange, inconnue.

Un bizarre sentiment de mystère planait sur l'agglomération. Des hommes, des femmes, apparaissaient tout au long du chemin que l'on suivait. Aucun mot, aucune parole, simplement des regards étonnés. Des regards durs et sévères.

Bizarre, oui, l'endroit était bizarre. Bizarres les murs, les longs couloirs de l'étrange édifice, de même

que les êtres monolithiques que l'on croisait dans des halls immenses, pavés de marbre rose. Des êtres au visage impassible et qui regardaient les étrangers « avec des yeux de glace ».

Devant les cosmonautes, des portes s'ouvrirent, actionnées par des mains invisibles. Et derrière la porte apparut un vieillard, les mains croisées sur sa poitrine et la tête baissée. Il y eut un moment d'attente, puis une autre porte s'ouvrit, et d'une pièce voisine des êtres charrièrent un bien curieux appareillage, lequel était disposé autour d'un fauteuil roulant.

Le vieillard fit un signe, comme s'il invitait quelqu'un à prendre place sur le fauteuil. Mais ses gestes étaient rassurants, ce qui incita Herno à s'avancer. On le fit asseoir et l'on plaça sur son crâne une sorte de casque à électrodes relié à un bloc de métal par des connexions de fils boudinés.

— Ils vont l'électrocuter, souffla Dog Phiba avec une grimace. Pauvre professeur, il n'aurait pas eu la joie d'achever son livre.

— Non, rassura Dorghan. C'est encore un truc qui nous dépasse, mais nous n'avons rien à craindre, j'en suis certain.

On avait mis les contacts. Herno fermait les yeux tandis que des crépitements sourds retentissaient autour de l'étrange appareil. Cela dura cinq minutes, les bruits cessèrent et Herno, débarrassé de son

casque, ouvrit les yeux et se leva. Il s'adressa au vieillard dans une langue inconnue, et un dialogue s'échangea réellement entre eux.

Le sourire aux lèvres, le professeur se tourna vers ses compagnons.

— Formidable, lança-t-il. Je parle à peu près couramment la langue de ces gens et il ne m'a fallu que cinq minutes pour l'apprendre. C'est la chose la plus ahurissante que j'ai jamais connue.

* * *

Au mystère, à l'étrange, à l'insolite, s'ajoutait l'incroyable. Sans la moindre difficulté, et après s'être soumis à l'expérience l'un après l'autre, les cosmonautes purent s'exprimer dans une langue dont ils ne connaissaient pas le moindre mot quelques instants plus tôt. Et pour traduire leurs pensées, les mots leur venaient aisément à l'esprit.

— Qui êtes-vous ? fut la première question que Dorghan posa au vieillard immobile.

Le vieillard immobile inclina légèrement la tête.

— Je m'appelle Nahan, dit-il. Je suis un Sage. Mais ce n'est pas moi qui dois répondre à vos questions. Nous nous devons de respecter la hiérarchie suprême. Celui qui doit vous recevoir est prévenu. Il vous attend.

— Et qui est-il ? demanda Dorghan.

Nahan répondit tout simplement :

— Adam.

CHAPITRE V

L'homme était là. Un vieillard installé dans un large fauteuil, sur une sorte de podium circulaire représentant le centre géométrique d'une salle vaste, également circulaire, et dont les murs étaient décorés de motifs étranges. Mystérieuses arabesques en relief, aux couleurs vives et dures. Un vieillard vêtu d'une longue tunique blanche.

Son visage couvert de rides profondes avait la couleur sombre de l'obsidienne. Aux commissures des lèvres, et de part et d'autre du menton, luisaient quelques longs poils presque blancs sur la peau foncée, tandis que de longs cheveux, retenus en tresses, lui tombaient tout autour du visage. Le corps était frêle, courbé, émacié au point de n'avoir presque plus de chair sur les os.

Un autre personnage se tenait à côté de lui, à sa droite, et vêtu d'une longue houppelande qui lui tombait jusqu'aux pieds. Il était vieux, mais moins, cependant, que ne le paraissait le patriarche assis sur son trône. Il s'appelait Mathusalem.

C'est lui qui invita les cosmonautes à approcher.

Dès qu'ils furent introduits dans la grande salle circulaire, il les désigna à Adam et Adam tendit son visage maigre en direction des nouveaux venus.

Dans les orbites creuses, profondément enfoncées, ses yeux étaient encore extraordinairement vifs.

— Je devine toutes les questions que vous avez à me poser, articula-t-il d'une voix cassée. Mais il faut d'abord que vous répondiez à la mienne. Je veux savoir de quelle façon vous vous êtes procuré l'appareil qui vous a amenés ici ?

La question était directe, sans ambages, et Khet Dorghan crut bon de relater les faits tels qu'ils s'étaient produits, car il devinait parfaitement les liens qui unissaient ces êtres à la sphère spatio-temporelle.

Adam et Mathusalem écoutèrent sans broncher, leur regard froid, braqué sur les trois hommes. Un regard au magnétisme puissant et souvent difficile à supporter.

— Ainsi donc cet appareil est demeuré dans une caverne durant près de sept cents ans, émit pensivement Adam. Et il a fallu que ce soit vous qui le découvriez.

— À la suite de bien étranges coïncidences, remarqua Dorghan.

Adam secoua la tête.

— Il n'y a point de coïncidence dans le déroulement normal des choses. La coïncidence la plus

extraordinaire fut celle qui, avec votre appareil, vous précipita il y a sept siècles au milieu du combat que nous livrions dans le ciel de cette planète.

Sans en avoir reçu l'aveu, Adam avait parfaitement deviné l'identité des personnages qui se présentaient à lui. Leur apparition dans le ciel avait été enregistrée par les vidéos et les cosmonautes en avaient eu la preuve en découvrant les images sur l'écran du sphéroïde. Et Adam ne parut nullement étonné quand Dorghan lui parla de l'onde de choc quantique qui les avait précipités avec la fusée sept cents ans dans le futur.

— Contre qui aviez-vous engagé le combat ? demanda Dorghan, dont l'intérêt commençait à s'aiguïser.

Adam eut un léger sourire qui fendit son visage parcheminé.

— C'est une très longue et très vieille histoire, mais il n'y a aucune raison pour que vous ne la connaissiez pas. Nous appartenons à un monde lointain, si lointain que la lumière met des milliards d'années pour arriver jusqu'ici. Si tant est que ce monde en reçoit la lumière, je ne le pense pas. La Terre en est trop éloignée.

— La Terre ? questionna Herno.

— C'est le nom que nous avons donné à cette planète, intervint à son tour Mathusalem, un nom que mon père Adam, que voici, emprunta à la langue

de notre peuple et qui signifiait « Nouvelle Patrie ».

Et Adam et Mathusalem parlaient de leur peuple en des mots qui, parfois, échappaient à l'entendement des cosmonautes. Ils parlaient d'une sorte de monde fabuleux ayant atteint un degré de civilisation qu'aucun esprit humain ne pouvait concevoir tant sur le plan matériel que spirituel. Et ce monde appartenait à une hiérarchie céleste, laquelle se situait au centre même de l'Univers. La matière et l'esprit allaient de pair dans un perfectionnement progressif et constant, si bien que cette synarchie cosmique comprenait plusieurs degrés évolutifs conduisant à l'oméga, c'est-à-dire au point crucial, terminal, absolu, détenant tous les secrets de la création de l'Univers avec le pourquoi et le comment des choses.

Mais l'accession d'un degré à l'autre empruntait à une chaîne de réincarnations successives ayant pour but de permettre une purification progressive tant sur le plan physique que spirituel, si bien que, d'après Adam et Mathusalem, l'oméga de cette synarchie était constituée d'êtres pratiquement immatériels et dotés de champs de pensées aux extraordinaires pouvoirs.

Ils disaient appartenir à un troisième degré évolutif et se désignaient sous le nom d'*éons*. Les cosmonautes, qui écoutaient attentivement l'étrange récit, commençaient à deviner les mystérieux pouvoirs occultes que possédaient ces *éons*.

Mais au troisième degré évolutif, ces êtres connaissaient encore les mêmes sentiments qui sont la base de toutes les communautés humanoïdes de l'Univers. Et c'est bien ce qui avait motivé l'aventure à laquelle avait participé Adam. Une aventure qui, à son grand regret, avait commencé avec Ève, son épouse cosmique, laquelle, de par ses qualités et ses fonctions d'« administratrice technique des relations évolutives », avait accès à certaines filières pouvant conduire à la connaissance suprême.

Un éon l'avait contactée, dont l'ambition était d'acquérir cette connaissance au profit d'une rivalité qui, dans l'Univers, existait déjà entre l'oméga positif et l'oméga négatif. Arguant de l'existence de cet oméga négatif dans une autre galaxie, il suffisait à cet oméga d'un apport de connaissances supplémentaires pour rivaliser avec l'oméga positif dans une dualité spirituelle, pouvant aller de pair avec celle qui opposait les éléments du monde physique.

Le monde physique obéit aux règles sacro-saintes du manichéisme le plus absolu et le plus évident. La nature est le résultat d'un équilibre constant, perpétuel, entre deux polarités et il n'est rien en elle qui n'ait pas son contraire, son opposé, son antithèse. Au plus s'oppose le moins, au feu s'oppose la glace, et il en va ainsi avec le positif et le négatif, l'action et la réaction, la lumière et les ténèbres, le noir et le blanc, la construction et la destruction, la naissance et la

mort.

L'oméga négatif a toujours possédé les connaissances universelles suffisantes pour contrebalancer les actions de l'oméga positif. Et cela en vertu d'une loi basée sur l'équilibre des forces. Mais une connaissance plus approfondie des choses de ce monde (du moins dans le sens de la créativité) pouvait donner à l'oméga négatif la suprématie cosmique universelle.

« — Songez à une chose, disait cet *éon*, cette connaissance je vous l'offre également. Elle vous dégagera de toutes vos basses obligations, elle vous affranchira de l'esclavage mental dans lequel vous êtes tenus et vous participerez ainsi à la vérité universelle.

» — Il n'y a que mon époux cosmique qui puisse décider de cela, répondit Ève. Je me dois à lui.

» — On vous maintient dans l'ignorance, dans des règles serviles n'ayant d'autre but que le respect et l'obéissance à d'autres règles toujours les mêmes, celles qui aboutissent à l'insipide finalité que vous soupçonnez. Mais il y a d'autres finalités et le choix entre ces finalités porte un nom : liberté. Vous serez des créatures libres et cette liberté, une fois atteinte, fera de vous des connaissant devant qui des peuples entiers s'inclineront, parce que vous serez de ceux qui possèdent la Lumière.

» Ainsi s'exprimait cet *éon* qui s'appelait Lucifer. »
Adam secoua la tête, le remords était en lui, tout à

coup.

— La tentation était trop forte. Ève et moi acceptâmes, par des moyens détournés qu'il serait trop long de révéler ici. Nous réussîmes donc à procurer à Lucifer une copie des documents universels retraçant le pourquoi et le comment des choses, et en compagnie de quelques *éons* dissidents, Lucifer s'enfuit à bord d'un sphéroïde. Alors, nos frères ayant eu vent de notre trahison nous condamnèrent au bannissement tant que nous n'aurions pas racheté nos fautes. Et c'est ainsi qu'avec deux appareils et en compagnie d'amis sincères nous nous lançâmes à la poursuite de Lucifer.

» Cela dura un certain temps, puis, un jour, nos sondes cosmiques repérèrent le sphéroïde dans le voisinage d'un système solaire inconnu. Nous nous lançâmes immédiatement sur ces traces pour parvenir, finalement, dans le ciel de cette planète. Et le combat eut lieu dans le ciel de la Terre. Un combat que vous connaissez. Le sphéroïde de Lucifer fut... (Adam hésita) anéanti. Le deuxième appareil que nous possédions fut, lui aussi, sérieusement endommagé et s'abattit au sol quelques instants plus tard.

» Celui que j'occupais fut simplement dévié de sa course par une onde quantique, et une adroite manœuvre nous permit, fort heureusement, d'atteindre le sol sans trop de dommages.

» Nous nous attelâmes aux réparations, le temps

passa, mais nos compagnons moururent les uns après les autres et il n'y eut plus, un jour, qu'Ève et moi sur ce monde.

Le vieillard eut un geste las de sa main décharnée.

— Des années, de longues années s'écoulèrent encore, et après l'échec que nous avons subi, nous ne nous sentions pas le droit, Ève et moi, de revenir sur notre monde d'origine. Nous nous considérions comme des bannis, comme des déçus, et ce bannissement nous devions l'accepter dans toute sa condition. Nous acceptions de vivre selon nos propres ressources, de gagner notre nourriture à la sueur de notre front, de vivre la vie des plus humbles, et de nous plier aux lois et aux règles de la nature la plus impitoyable. Et les ans ont passé... Mais à quoi bon vous raconter tous les malheurs que nous subîmes et tout ce que...

On avait l'impression que le vieillard parlait pour lui-même. Il continuait, les yeux mi-clos :

— Voulant soustraire la sphère au furieux antagonisme qui opposait nos deux premiers fils, Abel et Caïn, Ève réussit à manœuvrer le sphéroïde et à le transporter dans un endroit sûr et ignoré de tous. Malheureusement, lorsqu'elle vint à moi pour m'en apporter les coordonnées, elle mourut. Victime d'un accident brutal. Et c'est ainsi que j'ai toujours ignoré où se trouvait le sphéroïde.

Ses yeux se rouvrirent et son regard se posa sur

Dorghan.

— Et vous l'avez trouvé ! Au bout de sept cents ans !

Il y eut un silence lourd, seulement troublé par le bruit des respirations. Adam s'était renversé dans son siège, son regard vif toujours fixé sur les cosmonautes.

— Sept cents ans ! reprit-il. Les choses ont bien changé en sept cents ans.

Et en disant ces mots, il devinait parfaitement les questions qui venaient à l'esprit des cosmonautes. Sa main décharnée balaya l'espace devant lui.

— Il existe dans ces régions des êtres d'apparence humaine, continua-t-il, et cela vous intrigue. L'histoire est toute simple. Cette planète recèle des primates, intermédiaires entre le singe et l'homme, et il se trouva que les membres de notre équipage, avant de mourir, eurent des relations sexuelles avec les femelles anthropoïdes. De ces copulations, naquirent des espèces pseudo-humaines et à la suite, encore, de divers croisements, la région se peupla d'humanoïdes qui continuent de nos jours à conserver de vagues souvenirs de leurs « ancêtres venus du ciel ».

» Notre lignée directe est concentrée ici, dans ce secteur. Mais sachez que nous abritons aussi des créatures issues de croisements divers, et qui, sur le plan des deux sexes, nous permettent d'assurer la continuité de notre communauté.

Tout cela, certes, expliquait beaucoup de choses, mais l'inquiétude vint une fois de plus s'ajouter à la curiosité lorsque Adam parla des géants. Ces derniers appartenaient à une race intermédiaire dégénérée, et d'étranges mutations les avaient rendus sensibles à certains phénomènes cosmiques, notamment le rapprochement d'un satellite dont on redoutait la chute dans un avenir prochain. D'après Adam et Mathusalem, trois de ces chutes s'étaient déjà produites depuis la création de ce monde, ayant, de ce fait, considérablement changé la gravitation de la Terre.

La taille des êtres est toujours en fonction de la gravitation et les êtres ne grandissent qu'en fonction du poids qu'ils peuvent supporter. Il y avait donc à chaque rapprochement des satellites une période de gigantisme, inévitable pour certaines espèces. Ainsi, la fin du primaire avait donné des végétaux et des insectes géants, la fin du secondaire, des diplodocus, des iguanodons de plus de trente mètres de haut, de même que la fin du tertiaire avait vu l'apparition de mammifères géants.

Et maintenant, une quatrième lune allait s'abattre, laquelle, de jour en jour, se rapprochait dangereusement de la planète. Elle ne se trouvait qu'à une distance d'à peine quatre rayons terrestres de la surface. Les cosmonautes avaient bien remarqué ce satellite dont la proximité les avait quelque peu

intrigués.

Et voilà que maintenant, le danger se précisait et que sa chute était prévue dans les années à venir. Alors tout se passerait dans une véritable apocalypse. Les bourrelets liquides déjà formés sur les océans redescendraient brusquement et les eaux, en un gigantesque raz de marée, déferleraient sur les continents dont beaucoup disparaîtraient sous la retombée des mers et des océans. Des volcans entre-raient en action alors que les rares survivants de cette catastrophe se disperseraient en hordes dans des déserts de boue et de lave.

Pour Adam, ces sortes de cataclysmes, ainsi que tout ce qui commandait à la destruction des choses, appartenaient au côté négatif de l'Univers. La destruction, la souffrance, la misère et la mort étaient l'œuvre des puissances du mal. Un mal négatif à qui il ne manquait qu'un peu... de Lumière.

Ainsi, de lui-même, Adam revenait sur la question majeure : celle des copies de la Loi, de la Grande Loi Universelle qu'il avait, avec Ève, dérobées au profit de Lucifer. Et depuis, le remords était en lui.

Il parlait du conteneur largué peu avant la destruction du sphéroïde occupé par Lucifer et ses séides. Peut-être avait-il, à ce sujet, deviné les questions que les cosmonautes se posaient depuis qu'ils avaient, eux-mêmes avec leur vidéo, enregistré la chute du conteneur sur la Terre ?

Mais Adam et les siens avaient retrouvé le conteneur et récupéré ainsi les copies de la Grande Loi. Et Adam formulait ouvertement les décisions prises à leur sujet. Afin d'en conserver l'inviolabilité le plus longtemps possible, il avait enfoui le conteneur dans un endroit connu de lui seul. Les coordonnées du lieu de dépôt ayant été fragmenté en trois parties, chacune d'elles avait été respectivement confiée à trois membres de son entourage immédiat : Melchisédech, Nahan et Noé. Ainsi, aucun de ces trois patriarches ne pouvait accéder à la connaissance totale s'il n'avait pas obtenu la synthèse des trois fragments.

— Mais pourquoi tant de précautions ? s'étonna Khet Dorghan, puisque Lucifer est mort.

Les yeux vifs et perçants d'Adam restèrent un moment fixés sur lui.

— Non, dit-il. Lucifer appartenait à un degré supérieur au nôtre. Il avait le pouvoir de se réincarner à sa guise. Je suis certain qu'il n'a pas abandonné la lutte.

Dans la grande salle vide, les mots étaient tombés comme des pierres.

(...)